Document généré le 17 mai 2024 05:03

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Amartya Sen contre l'enfermement identitaire

Identité et violence : l'illusion du destin d'Amartya Sen. Traduit de l'anglais par Sylvie Kleiman-Lafon, Odile Jacob, 270 p. *L'Inde. Histoire, culture et identité* d'Amartya Sen. Traduit de l'anglais par Christian Cler, Odile Jacob, 416 p.

Martin Provencher

Numéro 222, septembre–octobre 2008

Immigration, justice et diversité culturelle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16793ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Provencher, M. (2008). Amartya Sen contre l'enfermement identitaire / *Identité et violence : l'illusion du destin* d'Amartya Sen. Traduit de l'anglais par Sylvie Kleiman-Lafon, Odile Jacob, 270 p. / *L'Inde. Histoire, culture et identité* d'Amartya Sen. Traduit de l'anglais par Christian Cler, Odile Jacob, 416 p. *Spirale*, (222), 19–20.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Amartya Sen contre l'enfermement identitaire

IDENTITÉ ET VIOLENCE : L'ILLUSION DU DESTIN d'Amartya Sen
Traduit de l'anglais par Sylvie Kleiman-Lafon, Odile Jacob, 270 p.

L'INDE. HISTOIRE, CULTURE ET IDENTITÉ d'Amartya Sen
Traduit de l'anglais par Christian Cler, Odile Jacob, 416 p.

par MARTIN PROVENCHER

Théoricien émérite du choix social — ses publications en ce domaine lui ont valu le prix Nobel d'économie en 1998 —, l'économiste et philosophe indien Amartya Sen a pratiquement renouvelé tous les champs de recherche auxquels il s'est intéressé. Les universitaires francophones le connaissent surtout pour ses travaux sur les causes des famines, son analyse de l'inégalité (*Repenser l'inégalité*, Seuil, 2000) et des implications de celle-ci pour la manière dont nous concevons le développement (*Un nouveau modèle économique*, Odile Jacob, 2003). Mais Sen n'est pas seulement un théoricien austère, c'est également un penseur engagé qui entend contribuer au débat public sur la justice qui anime la société civile globale en pleine émergence. Son dernier livre, *Identité et violence*, s'inscrit dans cette perspective. Nous devons le considérer comme un écrit de circonstance.

Un peu comme Karl Jaspers l'avait fait avant lui au sortir de la Deuxième Guerre mondiale en publiant son *Origine et sens de l'histoire* (1954), Sen entend préserver avec cet ouvrage la possibilité d'un dialogue entre les cultures et les civilisations dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001. Il place au centre de son questionnement les rapports que la notion d'identité entretient avec la violence. Sa thèse principale est que l'une des sources de la violence que connaît le monde à l'heure actuelle provient d'une erreur de conceptualisation qui consiste à réduire l'identité des individus à une seule appartenance, de préférence religieuse ou culturelle, comme si ces derniers ne disposaient pas de la liberté d'effectuer d'autres choix. Les effets néfastes de cette réduction, non seulement sur notre compréhension de phénomènes tels que le multiculturalisme, le fondamentalisme religieux, le postcolonialisme, la mondialisation et le terrorisme, mais également les politiques publiques qui s'en inspirent, constituent la trame de fond de l'ouvrage. Sen se propose un double objectif : il entend faire la lumière aussi bien « *sur le cadre conceptuel à partir duquel sont envisagés les conflits* » que « *sur la manière dont les demandes de l'opinion publique sont interprétées* ». Les premiers visés par cet exercice de psychologie morale sont les auteurs communautariens, comme Michael Sandel, et les émules de Samuel Huntington, le penseur du « *choc des civilisations* ».

La démonstration, claire et convaincante, se déploie sur neuf chapitres. Le fait que Sen ait choisi de conserver le style oral des conférences de Boston (2001-2002) qui sont à l'origine de ce livre lui permet d'introduire directement son sujet, de le nourrir de son expérience personnelle et de nous faire apprécier son humour. Mais cette décision comporte aussi des inconvénients : on rencontre un nombre inhabituel de répétitions d'un chapitre à l'autre et l'argumentation cède souvent la place à l'anecdote et à l'exemple. En ce qui a trait au contenu, Sen n'a aucun mal à remporter la joute théorique pour le cadre conceptuel face à ses adversaires conservateurs. Les politiques publiques qui découlent de l'idéalisme cosmopolitique qu'il revendique sont, en revanche, laissées dans l'indétermination. La force et la faiblesse de son discours ressortiront clairement si nous examinons ses griefs à l'égard de ses adversaires et les positions qu'il défend sur deux des thèmes de ce livre : le terrorisme et le multiculturalisme.

Appartenance unique et déterminisme : l'illusion solitariste

Selon Sen, la meilleure façon d'éviter d'alimenter la violence et les tensions sociales est de nous rappeler que notre identité est aussi diverse que nos appartenances et nos affiliations. Ainsi, « *une personne peut, sans qu'il y ait contradiction, être femme, citoyenne américaine, originaire des Caraïbes, d'ascendance africaine, chrétienne, libérale, végétarienne, marathonienne, historienne, enseignante, romancière, hétérosexuelle; elle peut défendre les droits des homosexuels, aimer le théâtre, militer pour la défense de l'environnement, jouer au tennis, faire partie d'une formation jazz et croire dur comme fer en l'existence d'une forme d'intelligence extraterrestre avec laquelle il est plus qu'urgent de communiquer (de préférence en anglais)* ». La reconnaissance du caractère pluriel de l'identité est en effet une condition de l'ouverture au monde et de la responsabilité : lorsque nos affiliations entrent en concurrence les unes avec les autres — et elles le font chaque fois que nous avons une décision à prendre, donc quotidiennement —, c'est à nous de choisir nos priorités identitaires et de justifier la pertinence de notre classement relatif en fonction de toute l'étendue des raisons économiques, culturelles, sociales, politiques ou religieuses qui les motivent. C'est sur le fond de cette défense de la liberté de choix et de la pluralité identitaire que nous devons comprendre la polémique de Sen avec les communautariens et les tenants du « choc des civilisations ».

Les penseurs d'obédience communautarienne soutiennent que les individus développent leur sentiment d'appartenance en s'identifiant à la communauté particulière dont ils sont issus et qu'ils découvrent progressivement leur « moi » au fil de leur existence. La première thèse restreint radicalement le choix des individus en laissant sous-entendre que la communauté est la seule instance qui peut contribuer à la définition de leur identité, comme s'ils étaient dans l'impossibilité de connaître les autres cultures et les autres sociétés. Ce que Sen appelle « *l'illusion solitariste* » dans ce contexte renvoie aussi bien au présupposé qui accompagne cette réduction — le fait de croire que l'identité communautaire constitue l'unique identité des individus — qu'au glissement vers le déterminisme qu'elle entraîne. S'il est vrai que la culture locale influence la façon dont les individus se perçoivent, elle ne peut rendre compte en totalité de la façon dont ils se comportent, car ils ont toujours la possibilité de se reconnaître d'autres appartenances et de choisir de leur accorder plus d'importance. Quant à la thèse de la découverte de soi, elle véhicule le même déterminisme implicite. Il faut certainement ▶

vivre au Canada pour devenir citoyen canadien. Mais le fait qu'il existe des contraintes qui limitent les choix des individus n'implique pas que ces derniers perdent la liberté de s'identifier autrement. Rien n'empêche un citoyen canadien de choisir d'être sinologue et de s'identifier davantage à cette appartenance acquise qu'à son pays. Les thèses communautariennes, lorsqu'elles sont mobilisées par des idéologies politiques à courte vue, peuvent donc avoir pour effet de minimiser le rôle de la raison et du choix dans la construction de l'identité des individus. Mais Sen leur impute également une conséquence beaucoup plus inquiétante, celle « *d'amoindrir fondamentalement la puissance et l'étendue de notre raisonnement social et politique* ».

Les défenseurs de la thèse de Samuel Huntington et leurs adversaires participent à la même démarche liberticide en rangeant les civilisations dans des catégories uniques : décrire les individus comme s'ils appartenaient au « monde » occidental, islamique, bouddhiste ou hindou, c'est déjà entreprendre de les dépouiller de leur humanité commune et faire l'impasse sur la diversité de leurs affiliations. La violence explicite du « choc des civilisations » procède de la division qu'opère cette réduction : Orient contre Occident, musulmans contre chrétiens, etc. Sen dénonce, à juste titre, la pauvreté descriptive de ces catégories monolithiques qui présupposent que les civilisations vivent et se développent en vase clos, et la falsification de l'histoire intellectuelle qui en résulte. Ses exemples sont nombreux et judicieux. Mais, comme dans le cas des communautariens, ce sont surtout les effets possibles de cette réduction sur la manière dont les individus conçoivent les politiques publiques qui le préoccupent. Pour saisir l'objectif poursuivi par Sen, il est donc nécessaire de nous tourner maintenant vers ces politiques.

La lutte au terrorisme et le multiculturalisme en question

En ce domaine, l'approche civilisationnelle a contribué à propager le recours aux catégories religieuses pour comprendre les pays et le comportement des individus qui y vivent. De là, la propension des États dans la lutte au terrorisme à élaborer leurs politiques publiques en fonction de la religion. Une telle stratégie ne peut conduire qu'à diminuer le rôle des institutions et des éléments non religieux de la société civile dans la vie politique et, corrélativement, à amplifier la voix des autorités religieuses établies. Sen n'a rien contre le fait que les gouvernements demandent à ces autorités, et en particulier au clergé musulman, de jouer un rôle politique en exerçant, par exemple, un contrôle sur le contenu de l'enseignement diffusé dans les mosquées. Mais il fait valoir qu'un tel recours implique de considérer les individus exclusivement du point de vue de leur identité religieuse. Il est donc inévitable qu'il contribue à accroître les divisions sociales, car il minimise ce que ces mêmes individus ont en commun avec les autres, en l'occurrence leur citoyenneté, et les positions qu'ils pourraient défendre sur les questions sociales ou politiques indépendamment de leur identité religieuse. Comme moyen de combattre le sectarisme religieux, Sen a certainement raison de conclure qu'on peut trouver mieux. D'ailleurs, le simple fait que les attentats de juillet 2005 dans le métro de Londres aient été commis par des individus qui étaient à la fois musulmans et citoyens britanniques montre que la réalité est beaucoup plus complexe. Pour quiconque se soucie de la possibilité d'établir la paix dans le monde, le premier pas dans cette direction consistera à admettre que « *la reconnaissance d'identités multiples au-delà de toute affiliation religieuse, même chez des personnes particulièrement croyantes, peut véritablement changer les choses* ».

Si une politique publique inspirée de l'approche civilisationnelle peut nous inciter à concevoir le monde comme une fédération de religions, la source communautarienne est susceptible, quant à elle, d'alimenter le multiculturalisme, l'idéologie politique selon laquelle le monde se réduit à une fédération de communautés culturelles. Sen reconnaît sans ambages que la préservation de la diversité culturelle est nécessaire à l'exercice de la liberté sans quoi les individus seraient dans l'impossibilité d'effectuer certains choix. Tous les pays ont dans leur histoire condamné ou cherché à faire disparaître certains modes de vie. De là, l'importance de protéger cette diversité. Mais Sen soutient qu'elle ne doit pas devenir un absolu. Retrouvant une intuition de J. S. Mill, il affirme que sa valeur est tributaire de son importance dans le développement de l'autonomie de l'individu. Les traditions et les cultures doivent donc être au service de l'individu et non l'inverse. Il s'agit moins d'un argument contre le multiculturalisme que d'un argument contre le conservatisme culturel ou ce que Sen appelle le monoculturalisme pluriel, à savoir « *la coexistence de deux styles de vie ou de deux traditions qui ne se rencontrent jamais* ». Le passé n'est toutefois pas le seul ennemi de la liberté des individus. Dans un monde où cohabitent différentes cultures, l'ignorance peut aussi constituer un handicap considérable si l'on ne connaît pas, par exemple, les autres cultures et les autres modes de vie. Dans ce contexte, Sen en vient à commenter, pour la déplorer, une évolution très récente du multiculturalisme britannique : le développement d'écoles confessionnelles subventionnées par l'État. Ce développement, qui présuppose que l'on crée de nouvelles écoles confessionnelles, ne lui semble pas seulement mal inspiré parce qu'il intervient à un moment « *où il est plus que jamais nécessaire d'élargir l'horizon intellectuel des individus et leur connaissance des autres peuples et des autres communautés et où la capacité de faire des choix raisonnés revêt une importance particulière* ». Sen soutient qu'il est vicié dans son principe même : il porte atteinte à l'une des missions de l'école qui est de discuter de notre humanité commune et ce faisant, il diminue les chances que les enfants les plus démunis, ceux des familles d'émigrés, puissent développer leurs capacités humaines. Autrement dit, l'appartenance religieuse que cherche à promouvoir ce type d'école ne peut s'imposer qu'au détriment de la raison et de la liberté individuelle. C'est pourquoi Sen réitère avec force la conviction qui l'anime : « *Éduquer, c'est aussi développer la capacité de raisonnement et la faculté de choix, c'est cultiver l'art de la comparaison et de l'analyse, c'est apprendre qu'il existe d'autres croyances dans le monde et même des gens qui ne croient pas.* » À l'heure où l'implantation du nouveau programme d'éthique et de culture religieuse pour les élèves du primaire et du secondaire continue de susciter d'âpres débats au Québec entre les partisans de la laïcité et ceux d'une école confessionnelle, voilà une leçon que certains auraient intérêt à méditer.

On aura compris que Sen nous invite à faire du monde notre patrie et à considérer que rien de ce qui est humain n'est susceptible de nous être complètement étranger. Un tel idéalisme exige-t-il trop des individus ? Il a certainement le mérite de leur offrir une orientation morale. Mais nous pouvons nous demander si en dehors d'une exhortation formelle au dialogue et à l'ouverture à autrui, celle-ci peut se traduire autrement qu'en prescriptions négatives. L'intention de Sen est, à l'évidence, tout autre. Mais il n'en dit pas assez dans cet écrit de circonstance pour nous convaincre que nous pouvons mettre en pratique cet idéal. Sans doute nous répondrait-il que c'est aux individus qu'il incombe de choisir par eux-mêmes les moyens de le réaliser. Quoi qu'il en soit, on pourra tirer grand profit de ce livre pour s'introduire aux thèmes majeurs de la pensée de l'auteur. Ceux et celles qui souhaiteraient mieux connaître les racines de l'attitude humaniste de Sen pourront lire *L'Inde. Histoire, culture et identité*, qui constitue à bien des égards le compagnon idéal pour approfondir les positions défendues dans ce volume.